



HENRY MILLER

Mejores no hay!

*Un voyage en Espagne
photographié par*

DENISE BELLON

Traduit de l'américain par
GEORGES BELMONT

Préface de
F. J. TEMPLE

Postface de
ERIC LE ROY

finitude
MMXII

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE QUATRE EXEMPLAIRES
DE COLLABORATEURS, NUMÉROTÉS DE I À IV, ENRICHIS
D'UNE PHOTOGRAPHIE ORIGINALE DE DENISE BELLON.

MEJORES NO HAY!

© 2012, The Estate of Henry Miller.

© Georges Belmont (droits réservés), pour la traduction.

© Les films de l'équinoxe - fonds Denise Bellon, pour les photographies.

© Finitude, 2012, pour la présente édition.

Patienter soixante ans...

En 1946, j'avais écrit un article sur *Printemps noir* d'Henry Miller. N'ayant pas réussi à le placer, je l'avais envoyé, comme une bouteille à la mer, à Big Sur, « aux bons soins de la Poste ». Ce fut une surprise de recevoir non seulement une réponse mais le souhait d'une rencontre, car Miller préparait son grand retour dans une France qu'il avait quittée sept ans plus tôt sous la menace de la guerre. Mais le temps passait et «sœur Anne» ne voyait rien venir. Ce qui n'empêchait pas le dialogue (il ne s'est jamais fatigué d'écrire de longues lettres). J'étais donc au

courant des diverses péripéties de sa vie quotidienne. Mais quand arriverait-il ?

Il a fallu qu'il se marie une fois de plus pour que ce voyage (« de noces », pour ainsi dire) se fasse, avec Eve sa nouvelle épouse. Joseph Delteil que Miller admirait et qu'il avait rencontré à Paris avant-guerre, l'attendait lui aussi. Dans les derniers jours d'avril 1953, il m'a joyeusement téléphoné : « Ça y est, il est là, avec le printemps ! ». J'ai raconté cette arrivée dans un numéro spécial de la revue *La Tour de Feu* (n° 47, automne 1955) :

« Voici Henry Miller, au regard bleu, au

teint de brique, il ressemblerait assez à un fils qu'aurait eu André Gide avec une prêtresse tibétaine, et qui serait cow-boy quelque part dans le Nevada». Il était accompagné du peintre Bezalel Schatz, beau-frère de sa femme, qui était aussi son chauffeur et son assistant. Le premier contact fut chaleureux. Delteil n'arrêtait pas de décapsuler ses canons de blanquette. La conversation allait dans tous les sens. Nous parlions des Indiens d'Amérique, de Rabelais et de Nostradamus, et le soir nous sommes allés au Ciné-club voir *Le Cuirassé Potemkine*.

Les Delteil avaient eu le projet de faire un tour en Espagne. Ils enrôlèrent facilement les Miller et invitèrent notre amie la photographe Denise Bellon à se joindre à eux. Affaire conclue, la petite troupe prit la route pour une expédition souvent drolatique.

À son retour, Miller m'écrivit de Big Sur: «J'ai un texte de 25 pages pour les lecteurs français sur notre voyage en Espagne [...] je ne sais s'il va être pris par *Le Figaro* ou *Match*». Six mois plus tard seulement, il m'informa que son agent, Hoffman, allait m'envoyer ce récit, *Mejores no hay!*: «J'ai une copie et je crois que je pourrai faire des changements du texte — pour vous — qui l'amélioreraient. Édité chez vous, ce sera plus intime. Ce qui me plaît». J'avais eu, en effet,

l'intention de publier ce texte aux éditions de La Licorne où venait de paraître ma traduction de *La Merveilleuse Aventure de Cabeza de Vaca*, de Haniel Long, avec une préface de Miller. Mais Hoffman avait déjà envoyé le récit à Maurice Lambillotte, directeur de la revue belge *Synthèses*. Miller m'écrivit alors: «Si Denise et vous voudraient le publier en plaquette avec photos etc., je crois que Lambillotte n'offrira aucun obstacle, c'est-à-dire après la parution de la revue». Et il ajouta dans une autre lettre: «N'ayez pas peur de m'offenser, si vous ne l'aimez pas». Je n'ai pas, en effet, publié *Mejores no hay!*, car je pensais que les photos de Denise Bellon seraient mieux à leur place chez un éditeur ayant pignon sur rue. Le récit de cette randonnée parut donc simplement dans la revue *Synthèses*.

Il a fallu patienter près de soixante ans pour que paraisse enfin ce petit livre tel que l'avait souhaité Henry Miller. Les acteurs du voyage en Espagne, le traducteur, Georges Belmont, ne sont plus là. Mais les lecteurs vont les retrouver et revivre avec eux cette amicale aventure.

FRÉDÉRIC JACQUES TEMPLE

Mejores no hay!

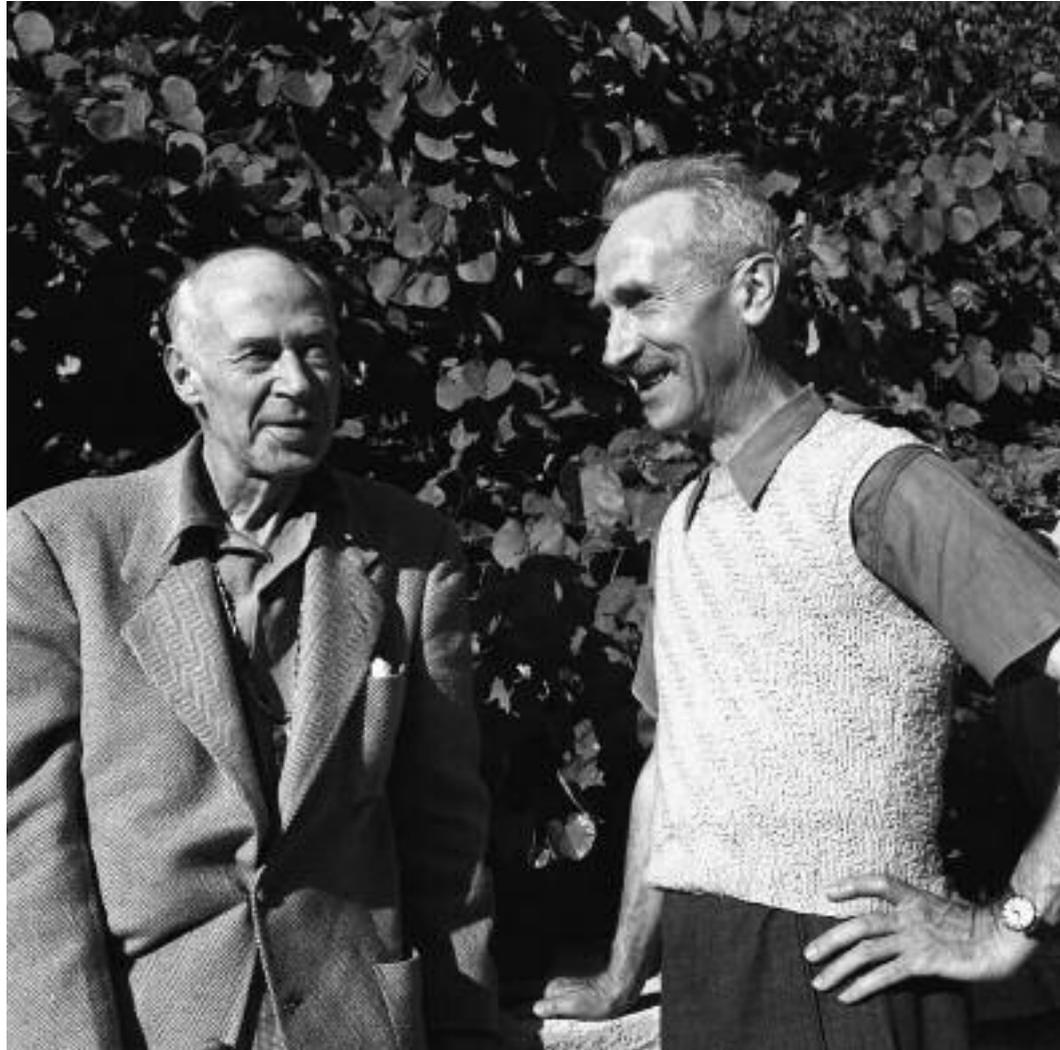
Quand, en janvier 1930, je quittai le port de New York sur un bateau à destination de Londres, ville où je devrais attendre l'envoi d'argent qui me permettrait de poursuivre mon voyage sur le continent, mon intention était d'aller vivre en Espagne. Comme on peut le lire dans les Tropiques, je n'allai pas plus loin que la France, où je passai près de dix années, menant «joyeuse vie de honte». Le Jour de l'An 1953, après une absence de treize années, je descendis du ciel, dans le brouillard et la neige, au Bourget. Ma femme, Eve, m'accompagnait; un premier coup d'œil à Paris, même à une heure du matin, suffit pour lui donner aussitôt envie de devenir citoyenne française.

Après quelques semaines, rue Malebranche, chez Maurice Nadeau, nous fûmes, au Vésinet, les invités d'Edmond Buchet, l'un de mes éditeurs. L'hiver durait: un hiver inhabituel, plus ingrat encore du fait de l'épais et gras brouillard qui régnait sur la campagne. Nous allions tous les jours nous promener, passant devant la maison de Maurice Utrillo, dans l'espoir de l'apercevoir; mais en vain. Les étangs, les lacs, étaient gelés; les oiseaux chanteurs avaient émigré vers d'autres climats; les habitants du village semblaient s'être verrouillés pour l'hiver. Après dix ans de soleil californien, j'avais complètement oublié combien lugubres et misérables pouvaient être Paris et ses environs. Et je me demandais souvent comment j'avais pu survivre à ces longs et sinistres hivers, lors de mon précédent séjour.

À l'occasion de l'une de nos excursions avec M. Buchet et sa femme, nous avons visité Versailles. Nulle part je n'ai connu froid aussi humide et aussi pénétrant que dans ces jardins royaux. La seule comparaison qui me vint à l'esprit, c'était l'édification de St Petersburg par ce monstre entreprenant: Pierre le Grand. Pour justifier notre fuite vers la Riviera, je m'empressai d'attraper la grippe, qui faisait rage alors. Alité, je rêvais d'Orange, d'Arles, de Nîmes, d'Avignon, de tout ce Midi merveilleux où, il y avait des années, je m'étais prélassé au chaud soleil d'hiver.

Au début de février, après un bref séjour dans cette morgue à ciel ouvert qu'est Monte Carlo, où nous avons pensé périr d'ennui, nous nous sommes installés dans la grande villa de Michel Simon à La Ciotat. Malheureusement, lorsque nous sommes arrivés le mistral soufflait. Il n'y avait que la cuisine, où nous prenions nos repas avec le jardinier et sa femme (Dieu les bénisse!), qui fût à peu près chaude. Néanmoins, La Ciotat avait une beauté sauvage et odorante qui nous rappelait étonnamment notre Big Sur. Et dans la calanque proche, quand le vent tombait on était divinement bien.

Mars nous trouva à Vienne, chez Albert Maillet, jeune écrivain qui était venu me voir un jour à Big Sur. En sa compagnie et celle de sa femme Éliane, nous fîmes de nombreuses excursions dans les environs: Morgeat, Grenoble, la Grande Chartreuse, Hauterives, particulièrement, où nous avons visité longuement l'œuvre à laquelle l'excentrique facteur célébré par les surréalistes consacra son existence. Mais l'événement inoubliable de ce séjour fut le festin à La Pyramide auquel nous convièrent M. et M^{me} Point. Je me propose d'y consacrer un long chapitre, un de ces jours, où il sera beaucoup question de ma mémorable rencontre avec le Dr Couchoud.



Henry Miller et Joseph Delteil.

C'est pendant ce séjour à Vienne que nous rejoignirent Lillick et Louise Schatz qui avaient quitté Big Sur deux ans plus tôt pour aller s'installer à Jérusalem. Avec eux, nous débarquâmes fin avril à Montpellier, spécialement pour rendre visite à Joseph Delteil et à sa femme Caroline, que j'avais rencontrés à Paris autrefois. Apprenant qu'ils s'apprêtaient à aller faire un tour en Espagne, nous avons décidé de les y accompagner, si nous trouvions une voiture, bien entendu. Miracle! Au bout de quelques jours c'était chose faite — grâce à une amie des Delteil, M^{me} Denise Bellon, qui avait également pensé faire un voyage en Espagne et mettait son auto à notre disposition. Bref, avec les deux voitures, nous quittâmes tous les sept Montpellier vers la mi-mai. C'était déjà presque l'été, du moins de Perpignan à la frontière espagnole.

Eve et moi, nous commençâmes par rouler avec Delteil et sa femme dans une voiture chargée comme un cargo, dont la conduite était à droite. Delteil est un poète de nature méditative; il est chroniquement sujet à des accès de grande distraction et navigue autour de la ligne droite comme un matelot ivre. Tout autant que moi, il est ignare en mécanique. Chaque fois que nous abordions un virage, il mettait le frein et la voiture décrivait alors un demi-cercle, voire un cercle complet, avant de parvenir à s'arrêter. Ainsi en alla-t-il jusqu'à Figueras, où l'on décida de faire réviser les freins. En Espagne, bien



De gauche à droite : Louise et Bezalel (dit Lillick) Schatz, Eve et Henry Miller.
Page de gauche. De gauche à droite : Caroline Delteil, Henry Miller, Eve Miller, Joseph Delteil, un paysan espagnol, Louise Schatz cachée par son mari, Bezalel.

entendu, la moindre réparation prend deux bons jours. L'Espagnol, comme le Mexicain, regarde une voiture comme s'il contemplait un monstre incompréhensible. Devant un écrou dévissé, il ne sait ce qui le retient de démonter toute la mécanique.

Comme j'avais rendez-vous le lendemain, à Barcelone, avec un vieux camarade de ma période parisienne, Alfred Perlès, Eve et moi nous avions résolu d'aller de l'avant avec Schatz et sa femme. Avec Schatz nous n'avions rien à craindre, pas même si le moteur nous lâchait. Que de fois n'étais-je rentré avec lui à Big Sur, de Monterey, en pleine nuit, par un brouillard si épais qu'on ne voyait pas sa main devant soi. Si malade que fût une voiture, Schatz s'arrangeait toujours pour la conduire à destination.

Tout allait si bien, et nous étions si en avance, que l'idée nous vint de nous offrir un formidable déjeuner, dans un hôtel de belle allure au bord de la mer. Nous avons si bien mangé et bu que, naturellement, nous ratâmes Perlès et sa femme à la gare de Barcelone où j'avais promis de les retrouver. Commença alors une quête désespérée, qui dura tout le reste du jour, et toute la nuit. Puis, le lendemain matin, par pur hasard, je tombai sur «Alf», à l'American Express. Nous ne devions passer ensemble que quarante-huit heures, mais ce

furent deux journées pleines d'éclats de rire. Même au lit, le soir, je n'en finissais plus et j'avais tant ri et si fort que j'en avais mal aux côtes.

Quinze ans avaient passé depuis que nous nous étions vus pour la dernière fois, à Londres. Je n'en croyais pas mes yeux : Perlès était là, devant moi, plus jeune, eut-on dit, plus alerte, plus gai, mieux portant et plus robuste que jamais. Chaque phrase commençait par «Te souviens-tu...». Et de rire de plus belle. Quelle merveille que, malgré toutes les duretés et misères de ces années communes, nous ne puissions penser qu'aux joies partagées. Ainsi que je l'ai dit, nous ne sommes restés ensemble que deux jours et deux soirées, mais jamais je n'avais été si heureux depuis mon départ de France, treize ans plus tôt. Naturellement, Barcelone ne comptait plus. En fait, nous avons passé l'une des deux journées à Sitges, vautés dans le sable et barbotant dans l'eau de temps à autre, comme des gosses. Et le dernier soir, installés à la terrasse d'un café, nous étions à ce point absorbés dans nos souvenirs, que riant à n'en plus finir nous ne nous aperçûmes pas qu'on avait ciré nos chaussures trois fois de suite. Et l'opération aurait pu se répéter quatre, cinq ou six fois, si la dernière paire de brigands ne s'était signalée par des coups de marteau. Sans avoir demandé notre permission, me semble-t-il, les deux cirleurs de bottes avaient cloué, à nos semelles en parfait état ainsi qu'à nos talons, de vieux bouts de